

BIGRAS, J., 1983, *Ma vie ma folie*, Mazarine / Boréal Express, Montréal

Danielle Bergeron

Volume 9, numéro 1, juin 1984

Pratique analytique et psychose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bergeron, D. (1984). BIGRAS, J., 1983, *Ma vie ma folie*, Mazarine / Boréal Express, Montréal. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 179–180.
<https://doi.org/10.7202/030226ar>

**BIGRAS, J., 1983, *Ma vie ma folie*,
Mazarine / Boréal Express, Montréal**

Dès le premier abord, le livre de Julien Bigras intrigue. En effet, un roman écrit par un psychanalyste, en raison de ce que le livre laisserait entendre d'une imprégnation de cet analyste par les inconscients de ses patients, promet que cette oeuvre de fiction, située dans le monde de l'in vraisemblable, saura nous ouvrir des horizons nouveaux où laisser errer notre imagination. Là où le lecteur se sent un peu hésitant c'est lorsqu'il constate qu'il est pris dans une certaine ambiguïté créée par l'auteur sur le statut mi-roman, mi-essai psychanalytique de ce texte. Le lecteur doit résolument se faire à l'idée d'une tentative pour créer une nouvelle forme littéraire : le roman psychanalytique. Catherine Clément a déjà imprimé un style et une forme à cette catégorie hybride : qu'on se souvienne de *La sultane* et de *Bildoungue*. De toute façon, il faut un grand don littéraire et une parfaite aisance dans l'univers fantasmatique ouvert par les régressions dans la cure pour y arriver : équilibre difficile à tenir.

Le héros du roman porte le nom du psychanalyste écrivain. Comment alors faire abstraction des références à la vie intime de l'auteur? Faire une lecture critique de ce texte, repérer les types de relations s'établissant entre les personnages risquerait de porter à confusion sur l'identité du personnage étudié : le héros du roman ou bien le psychanalyste bien connu Julien Bigras? Cela nous amène à bien des questions. Un analyste peut-il écrire un roman qui soit pris comme tel? Cette question se poserait-elle de la même façon si l'auteur avait écrit sous

un pseudonyme? Cette équivoque met le critique dans une position délicate. L'intérêt des personnages ainsi que du type de liens qui s'instaure entre eux donne envie de faire une psychocritique mais il devient vite évident que ce n'est pas possible de l'analyser comme on le ferait pour une oeuvre romanesque écrite par un romancier n'ayant aucun lien repérable avec la réalité de ses personnages. Pourquoi pas alors une autobiographie?

COUP D'OEIL AU LECTEUR

Cette difficulté à lire ce texte comme un roman parce qu'écrit par un psychanalyste, certains ne pourront la surmonter. Nous constatons cependant que ce texte, comme tout autre texte, induit son propre lecteur, lecteur idéal auquel on peut imaginer le tout-venant s'identifier aisément quand il ne connaît pas les arcanes, dédales et labyrinthes d'une cure psychanalytique ou d'une psychothérapie d'orientation psychanalytique d'habitude bourrée de pièges. Pour le lecteur averti, la séduction prend moins mais il lui reste le plaisir de lire. Car incontestablement, cette écriture expressionniste procure des satisfactions intellectuelles et esthétiques qui ne se boudent pas.

Nous savons bien que l'analyse elle-même, ce que dit l'analysant, est de l'ordre du roman d'amour dont on voit difficilement le rapport à quelque réalité vérifiable. Sur le divan, la parole dérape, s'élabore comme un roman, avec des personnages familiers, des circonstances et situations surprenantes,

des personnages de second plan qui mettent l'analyste aux aguets. L'analyste qui croirait connaître la vie réelle de son analysant à partir de ce que celui-ci dit sur le divan serait plongé dans l'illusion la plus totale... C'est d'ailleurs cette dimension fictive de l'analyse ou de la psychothérapie analytique que Julien Bigras exploite avec un certain bonheur au point de fasciner le lecteur non averti sur ce qui peut avoir cours dans le cabinet de l'analyste. Le lecteur le plus dangereux de *Ma vie, ma folie* mais qui, sans doute, n'intéresse pas Julien Bigras, est le voyeur qui guette le plaisir pervers de percer le secret des alcôves psychanalytiques sans en payer le coût psychique de souffrances et d'angoisses. Ce genre de lecteur s'alimenterait mieux dans les journaux à scandales et les romans «à quatre sous» certes, mais il peut se prendre à l'illusion de l'écriture qu'instaure Bigras.

UN CERTAIN STYLE

Julien Bigras écrit à la manière du sculpteur avec sa gouge : incisif, violent et tendre à la fois. Dans son texte se retrouvent côte à côte folie, mort, violence, rage, fusion, animalité... Brusqueries de l'écrivain face au lecteur, il nous retourne en quelques lignes, nous étourdit avec l'imagination débordante de son héros, ses fantasmes inquiétants, ses comportements excessifs. Il arrive à produire un texte poignant, emporté par à coups dans le monde de l'imaginaire. En lisant Bigras, on ne peut faire autrement que de penser à Soutine, cet expressionniste né à la fin du siècle dernier, dont Henri Serouya dit «chez lui, tout est secoué par un choc violent»... «une seule chose l'agitait, le menait, le

rendait heureux : son inconscient illuminé. Il peignait jusqu'à épuisement. Alors jaillissait dans son oeuvre une vie intense, chaude, riche d'une symphonie de couleurs.» (Chefs-d'oeuvre de l'art, Grands peintres, *Soutine*, Hachette, n° 49, Paris, 1967). Bigras écrit avec ardeur et son roman dérange : morceaux détachés, errance, regards complices aux effets démesurés, galerie d'impressions non identifiées : le lecteur s'y perd avec l'écrivain, un peu honteux de cet accord, auquel il résiste pourtant!

CES ÊTRES FANTASMATIQUES

Et puis ces personnages. Aucun de ceux-ci, qu'il soit au premier ou au second plan ne nous semble terne. Ils réagissent, se laissent aller à plein corps aux émotions. Il s'agit bien de l'histoire de Marie et de Bigras mais aussi de celle d'Alexandre et de son père. La première reprenant le rapport de Bigras à sa mère, la seconde, celui de Bigras à son père. Ces récits croisés nous semblent se présenter à la longue comme la quête indéfinie et ratée d'un lieu commun : ils tournent autour d'un centre absent. L'auteur nous fait la mise en scène d'une recherche à la fois inquiète et enthousiaste. Cependant, le chemin où il nous engage à sa suite est un lieu pour se perdre. Le secret qu'il nous invite à percer est une boîte «vide de tout trucage» que le prestidigitateur manipule sous nos yeux ébahis avec une dextérité qui redouble notre plaisir de lire mais... sans tenir aucune promesse. On fermera le livre sans savoir qui est Julien Bigras... «Trois petits tours et puis s'en vont». Inoubliable le récit du «rêve-suicide» de Marie!

Danielle Bergeron
Psychiatre, analyste